



LA BATAILLE DE SAINTE-FOY (*)

Québec était aux mains des troupes d'Angleterre.
 Depuis que les frimas avaient durci la terre,
 Nos canadiens, couverts de sordides haillons,
 Exténués, formaient de nouveaux bataillons.
 Cinq ans de durs combats, de luttes incessantes
 Avaient désagrégé leurs cohortes, puis-antes
 Par la valeur surtout. On était à la fin
 De l'hiver. Epuisés de fatigue et de faim,
 Ces preux avaient encor la menace à la bouche.
 Chacun voulait brûler sa dernière cartouche
 Et disputer, quand même, aux nouveaux arrivés
 Sa demeure et ses champs à moitié cultivés.

Tandis que nos colons défendaient la frontière
 O honte ! on avait vu l'engeance tripotière
 Qui composait la cour de l'infâme Bigot,
 Pressurer le pays, s'arrondir un magot,
 Thésauriser au prix de la longue souffrance
 D'un peuple, et s'acheter de beaux châteaux en France.
 Le brave paysan, victime de ce vol,
 N'en persistait pas moins à défendre le sol
 Qu'il avait défriché, qu'il laissait sans culture.
 Ignorant où les siens prendraient leur nourriture,
 Il se précipitait à l'appel du devoir,
 Sourd aux pressentiments qui lui faisaient prévoir
 La misère au logis.

Si la ferme en ruine
 Rapportait quelques grains, la vaillante héroïne,
 Qui la cultivait seule et piochait sans repos,
 Se voyait rançonner par les leveurs d'impôts.

On savait tout cela dans le pays mais, comme
 L'Anglais nous attaquait, on ne vit pas un homme,
 Parmi tous ces soldats obscurs déguenillés,
 Préférer au bivouac ses champs ensemoisés.
 Tout homme était soldat pendant ces jours d'alarmes ;
 Des gamins de douze ans portaient déjà les armes ;
 L'aïeul, le petit-fils, marchaient au même rang.
 On avait rationné tout ce peuple mourant ;
 Le pain manquait partout excepté chez les traîtres
 Qui faisaient bonne chère et gouvernaient en maîtres.
 Au sommet l'infamie et la cupidité,
 Ailleurs le dévouement et l'intrépidité.

Quand du fameux Bigot l'immonde satrapie
 Se gavait, l'hôpital n'avait pas de charpie.
 Pour donner aux blessés les premiers pansements,
 On déchirait le linge et les sous-vêtements
 Que l'épouse ou la sœur d'un soldat de milice,
 Ou la religieuse apportaient à l'hospice.
 Des artilleurs prenaient leur chemise en haillons
 Et leur vieux drap de lit pour bourrer leurs canons.

Lorsque le vieux Québec avait ouvert ses portes,
 La foule agonisait. Les âmes les plus fortes
 Redoutaient un hiver sans pain et sans abri ;
 Les enfants grelottaient sous le ciel assombri
 Et cherchaient à travers les débris de murailles
 Un remède à la faim qui rongeaient leurs entrailles :
 Le général anglais eut la compassion
 D'ordonner que l'on fit la distribution
 Des vivres aux vaincus. C'était agir en homme,
 Et Murray valait bien maître Bigot en somme.
 Comme on approuvait fort ce trait d'humanité,
 Chacun lui promettait qu'il serait bien traité
 Lorsqu'on aurait vengé la sanglante défaite
 Des plaines d'Abraham. Or, sans être prophète,
 On pouvait pressentir que le drapeau français
 Ne serait plus ici témoin de nos succès.

Les cœurs endoloris étaient remplis de rage.
 Puisant dans les revers un regain de courage,
 On voulait triompher par un sublime effort,
 Ecraser les Anglais sous les murs du vieux fort,
 Humilier encor l'Angleterre orgueilleuse
 Et venger l'étendard de la France oublieuse.

Dès le vingt-huit avril, sept mille vétérans,
 Epaves des grands jours, avaient repris leurs rangs.
 C'était à peu près tout l'effectif disponible.
 Par trois jours et trois nuits d'une marche pénible,
 Dans la neige et la boue à travers les forêts,
 Sur des chemins affreux, à travers les marais,
 Ils avaient pu franchir, torrents, mornes, coulées.
 Bravant froid, givre, faim, averses, giboulées,
 L'œil en feu, le cœur ferme, ils venaient d'arriver
 En face des hauteurs qu'il fallait enlever.

* Dernier combat livré aux Anglais par les troupes françaises et les milices canadiennes. Les descendants des hommes qui ont remporté cette brillante victoire ne sauraient être considérés comme un peuple conquis.

M. Rémi Tremblay a écrit la pièce suivante pour son prochain volume de poésies, *Coups d'aile et coups de bec*, actuellement sous presse.

Les plaines d'Abraham qui s'offraient à leur vue,
 Rappelaient aux anciens la défaite imprévue
 Qui naguère avait mis leurs rangs en désarroi ;
 Ils gravissaient les bords du plateau Sainte-Foy.
 Ils voulaient traverser l'ancien champ de bataille,
 Où leurs vieux compagnons fauchés par la mitraille,
 Avaient laissé leurs os ; ils venaient les venger,
 Attaquer le vieux fort et chasser l'étranger.

Mais le bouillant Murray, qu'on n'avait pu surprendre,
 Était sorti des murs pour venir les attendre.
 Adossant ses soldats aux Buttes de Neveu,
 Aux nombreux artilleurs il commanda le feu.
 Les nôtres arrivaient sans leur artillerie.
 Des grenadiers français la phalange aguerrie
 Soutint le premier choc de nombreux bataillons.
 Trainés par nos soldats, seuls, trois petits canons
 Avaient pu traverser les marais de la Suède.
 L'avant-garde grimpa la pente abrupte et raide,
 Débouchait sur le bord du plateau, quand Lévis
 De se rompre en deux corps lui fit porter l'avis.

L'un des détachements se porte vers la route ;
 L'autre, allant vers la droite occupe la redoute,
 Ouvrage des Anglais couvrant l'Anse au Foulon.
 S'adossant au moulin de la ferme Dumont,
 La moitié d'avant garde, appui de l'aile gauche,
 Résiste bravement sous le feu qui la fauche.
 La redoute attaquée, à droite, en fait autant.

Puis, sur l'ordre du chef, toujours en combattant,
 En bon ordre on rejoint les vaillants camarades,
 Calmes sous les obus comme aux jours de parades.
 Qui débouchaient alors sur le terrain boueux.

Lévis, pour ménager ces soldats généreux,
 Leur avait commandé d'abandonner leur prise.
 Bientôt, les a-saillants, qu'un premier succès grise,
 Les serrant de trop près, vont tomber sous le feu
 Des renforts accourus. Aux Buttes de Neveu,
 Comptant plus que jamais sur son artillerie,
 Murray donne pour ordre à chaque batterie
 D'accélérer le tir et de bien mitrailler
 Certain bout de chemin qu'il voudrait balayer.

" C'est par là que nous vient, dit-il, la caravane
 Des Français. Poussez-moi cela dans la savane
 Ces paysans venus à travers les marais,
 Il faut les refouler dans leurs sombres forêts.
 Ces affamés chez nous voudraient faire ripaille,
 Nous allons leur servir un repas de mitraille,
 Et le tailleur qu'il faut à ces déguenillés
 C'est un bon fossoyeur ; ils seront habillés. "

Il dit et vingt éclairs aux flammes meurtrières
 Jaillirent à la fois. Nos cohortes guerrières
 Se voyaient décimer et resserraient leurs rangs.
 Dominant le tumulte et les cris des mourants,
 Le bronze mugissait à de courts intervalles.
 En face du moulin, ceux qu'épargnaient les balles
 S'abattaient écrasés par la trombe de fer
 Que les canons crachaient avec un bruit d'enfer.

Les cadavres français jonchaient déjà la plaine
 Le chef de l'avant-garde est tombé dans l'arène,
 Mais ceux qu'il commandait n'en sont pas alarmés ;
 Chez ces vieux vétérans, à vaincre accoutumés,
 Chacun peut au besoin commander une escouade.
 Attaquant à leur tour malgré la canonnade,
 Ils acculent l'Anglais au pied d'un mamelon
 Et chassent l'ennemi de la ferme Dumont.
 On les déloge encor, mais la charge brillante
 Recommence, et voici la cohorte vaillante
 Bel et bien installée à l'abri du moulin !

Grâce à ce beau succès, Lévis sur le terrain
 Avait pu déployer le reste de l'armée ;
 La ligne de bataille avait été formée.
 Alors, de Canadiens un double bataillon
 Dût reprendre d'assaut la redoute au Foulon.
 Sortant d'un bois touffu, la phalange intrépide,
 Après quelques instants d'une course rapide,
 Franchit l'épaule, saute dans les fossés ;
 Par les coups de mousquets, les crânes fracassés,
 Répandent sur le sol des débris de cervelle.
 Piétinant dans la boue et le sang qui ruisselle,
 On se bat corps à corps ; le poste est emporté
 Et l'ennemi battu s'enfuit épouvanté.

A droite, nos soldats occupaient la redoute,
 A gauche, le moulin qui commandait la route.
 Les canons foudroyaient ces deux points opposés ;
 Mais, voyant ses efforts partout neutralisés,
 Murray veut enfoncer le centre de l'armée.
 Une masse compacte, à travers la fumée,
 Accourt, et des Français les feux de pelotons
 N'ont pu rompre l'élan des rouges bataillons,
 Lorsqu'un détachement choisi dans la milice,
 Pour ralentir le choc, s'avance dans la lice.
 Ils sont de Montréal ces solides gaillards
 Et le désir de vaincre allume leurs regards.
 Ils restent de pied ferme au milieu du carnage ;
 Quand les rangs sont broyés, redoublant de courage,

On referme la brèche et bientôt les Français
 Se sont fait un rempart de cadavres anglais.
 Des braves Canadiens le commandant succombe ;
 Il est enseveli sous l'humaine hécatombe.
 Ainsi de Montréal, le brave régiment
 Au colonel Réaume érige un monument.
 Le sang coule à grands flots ; il détrempe la fange.
 Rien ne fait reculer l'héroïque phalange
 Qui, derrière un rempart de cadavres fumants,
 Fusille les Anglais de colère écumeants.

Pendant qu'on repoussait l'impuissante furie
 Des rouges fanta-sins, contre l'artillerie
 Nos braves miliciens se déployaient ailleurs ;
 Près des bouches à feu, chacun des tirailleurs
 S'abat, le canon gronde ; alors il se redresse,
 Fusille, à bout portant, l'artilleur sur sa pièce.

Grâce à ce mouvement subit inopiné,
 Pour la dernière fois le bronze avait tonné
 Sur le chemin Saint-Jean. Les pièces enclouées
 Ne pouvaient plus servir. En s'ouvrant des trouées
 À travers les Anglais qui barraient leur chemin,
 Nos tirailleurs allaient délivrer le moulin
 Des engins meurtriers qui le battaient en brèche.

Ils prennent les canons ! Maintenant rien n'empêche
 D'envelopper Murray comme dans un filet
 C'était précisément ce que Lévis voulait.
 Le Royal-Roussillon pousse à la baïonnette,
 Enfonce l'aile gauche anglaise et ne s'arrête
 Qu'aux Buttes de Neveu.

Les Anglais repoussés,
 Voyant qu'on harcelait leurs groupes dispersés,
 Abandonnent leurs morts. Leur déroute est complète.
 Le régiment chargé de couper leur retraite
 Dirige ses efforts vers un autre côté ;
 Un ordre mal compris ou mal exécuté
 Donne à Murray le temps de rentrer dans la ville.

Hélas ! ce bel exploit devait être inutile
 Et ces héros, pour prix de leurs mâles vertus
 Furent livrés à ceux qu'ils avaient combattus.

Rémi Tremblay

Montréal, août 1888.

ÉTYMOLOGIE

RIMOUSKI



On ne s'accorde pas sur l'étymologie du mot Rimouski. Mgr Charles Guay, qui a souvent eu occasion de rencontrer des Micmacs, dit que Rimouski est un mot micmaque, signifiant *Rivière de Chien*. Les Sauvages ont l'habitude de nommer les endroits où ils séjournent d'après les incommodités ou les avantages qu'ils y éprouvent. Or, le fleuve Saint-Laurent entre la terre ferme et l'île Saint-Barnabé n'étant pas navigable à marée basse, les Sauvages éprouvaient un certain mécontentement de ce retard ; de là *Rivière de Chien*.

D'un autre côté, Mgr Tanguay veut que le mot Rimouski signifie *Terre à l'Original*. Pour appuyer sa prétention il ajoute que, dans les premiers temps de la colonie, l'original se trouvait en très grande abondance à Rimouski. Aussi, le chasseur, après quelques heures de courses à travers les bois, revenait à son logis toujours chargé des dépouilles de cet animal, et de là *Terre à l'Original*.

L'étymologie la plus acceptable, à notre humble avis, est celle donnée par Mgr Lafleche, qui possède à fond plusieurs dialectes indiens. Rimouski, selon Sa Grandeur, est un mot de la langue des Sauteurs et signifie *demeure du chien*. De *Animousk*, chien, et *Ki-ou-gi*, demeure. En changeant n en r, on aura *Arimouski*, *maison du chien*.

Les Sauvages découvrirent, dans leurs courses à travers les bois, plusieurs tanières habitées par des animaux sauvages ressemblants beaucoup à nos chiens d'aujourd'hui. Les Sauvages, voyant ces tanières, auraient nommé cet endroit *Rimouski*, *demeure du chien*.

HECTOR SERVADIC.

L'ivresse voile le regard, altère la claire perception de la réalité ; elle fait oublier à ceux qui gouvernent les leçons du passé.—G. ROTHEAN.